





# LA CHARRUE DE FEU



ELI CHEKHTMAN

---

# LA CHARRUE DE FEU

Roman traduit du yiddish  
par Rachel Ertel

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

Titre original :  
*Baym Shkiye-Aker*  
© Eli Chekhtman, 1994.

*Et pour la traduction française :*  
© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-283-02908-4

Je peux porter au carré 10 ou 100, mais  
je ne peux pas multiplier les souffrances.

ALBERT CHENT-GIORGI

Il faut voir la vérité avec les yeux du poète.

JULES RENARD





PORTE UNE



## I

... et Reb Azriyel Makover, homme de sagesse et de rêve, déjà fort avancé en âge, pieds nus, en bras de chemise, sa barbe blanche au vent, suivait la charrue qui creusait en vagues droites et immobiles les sillons, d'un noir brillant, exhalant leur humidité dans l'air du couchant, jusqu'à la lisière de la forêt d'automne aux jaunes feuilles tourbillonnantes. Le jour tombait et Reb Azriyel Makover se hâtait, il voulait finir de labourer ce bout de champ pour y semer le blé d'hiver avant le coucher du soleil : les Jours redoutables\*<sup>1</sup> arrivaient bientôt, il allait falloir quitter la campagne pour se rendre au *shtetl*\* – au bourg voisin. Malgré sa hâte, il arrêta les chevaux, descendit vers la rivière pour se purifier dans cette eau froide et dire la prière à l'heure prescrite.

Et après avoir fait ses ablutions dans les eaux froides du fleuve, il se rhabilla en vitesse, attrapa sa lévite dans la charrette, la revêtit, en attacha le cordon pour séparer le haut du bas du corps. Du pan de sa redingote, il se sécha le visage et la barbe, et commença sa prière de l'après-midi, au milieu des

---

1. Tout terme ou expression suivi d'un astérisque se trouve dans le glossaire, par ordre alphabétique du premier mot. (N.d.T.)

rosiers sauvages, des tiges d'un bleu violet des pois grimpants, des arbrisseaux d'obiers aux fleurs blanches déjà flétries, face au soleil pâle – un soleil pâle d'automne, comme si lui aussi, ce travailleur infatigable du ciel, avait perdu ses forces à abreuver de sa lumière bénie et de sève vive les forêts et les vergers, les champs de blé et les jardins... Là, debout pour *Shmoné-Esrè\** – les Dix-huit Bénédiction silencieuses – devant le soleil fatigué, il entendit du côté de la rivière le cri solitaire et sourd d'un oiseau de nuit, et soudain le soleil pâle fut englouti dans des volutes de nuées embrasées et fumantes, tandis que, devant le vieil homme, au-dessus de la forêt agitée par le vent, se découpait un noir et charbonneux crâne humain, avec des yeux étincelants de fureur... Il le savait, Reb Azriyel Makover : c'était le crâne carbonisé de son arrière-grand-père, Arié-Leyb Makover qu'une horde ivre de Cosaques avait, en chantant et dansant, jeté vivant dans les flammes d'un bûcher.

Un frisson d'effroi parcourut le vieil homme qui regarda avec épouvante le crâne carbonisé, dressé devant lui dans les volutes de feu du couchant au-dessus de la forêt : ce crâne carbonisé, aux yeux pleins de fureur, s'élevait toujours devant lui dans les flammes du couchant avant un grand malheur qui le menaçait lui ou ses enfants...

Ce crâne carbonisé, aux yeux pleins de fureur, avait commencé à apparaître à Azriyel Makover dès son enfance, le faisant crier et pleurer. Aucun médecin, aucun remède n'avait pu l'en libérer, bien au contraire, plus les années passaient, plus il avançait en âge, plus nombreux se firent les apparitions et les rêves de feu, se déployant de plus en plus, vastes et flamboyants. Il voyait aussi les bûchers de l'Inquisition dont les flammes engloutissaient les Juifs, sous le regard pieux de foules chrétiennes et de leurs monarques. Plus tard, dans sa vieillesse,

lors des noces de sa fille cadette, dans la clarté du plein jour, il vit sa femme, torche embrasée, courir dans la cour, essayant d'échapper au feu que personne ne parvint à étouffer. Cette vision ne l'avait jamais quitté, pas un instant, pas plus que celle du petit-fils du rabbin de Velednik, tel le Buisson ardent qui brûlait dans le désert de sa vie, sans jamais s'éteindre. Et ce mariage, qui semblait prédestiné et béni... Trois mois après les épousailles, le génial talmudiste de Toln abandonnait sa femme enceinte pour devenir un ermite, faire retraite... et cela pendant de longues années. Personne ne savait où il avait disparu, quelle était la raison de son départ ni où il s'était retiré. Mais, un an auparavant, il avait refait surface... Il était resté trois mois à la maison, puis sans un mot, était reparti, s'était volatilisé, la laissant de nouveau enceinte. Depuis, il ne se passait pas un jour, surtout ces dernières semaines, où elle n'errait, au crépuscule, autour des peupliers, au bord de la route.

Le crâne carbonisé aux yeux pleins de fureur s'enfonça avec les volutes de flammes et de fumée dans la forêt. Reb Azriyel Makover abandonna alors sa charrue dans le champ nocturne, attela ses chevaux et, par l'étroit chemin qui y menait, se dirigea vers sa ferme, entre fleuve et forêt, et trouva sa fille en train d'errer parmi les peupliers noirs sans feuilles. L'âme emplie de tristesse, le cœur serré, il arrêta les chevaux.

– Viens, ma fille, rentrons, il fait nuit, le froid descend.  
– Je t'attendais, papa...  
– Tu veux me demander quelque chose, Temerl ?  
– Que pourrais-je vouloir ? Mon cœur se languit mais la route est longue, semée de montagnes de souffrances... Ma vie fuit devant moi, telle une ombre... Tout à l'heure, au coucher du soleil, j'ai vu ma mère cernée de flammes courir au milieu des nuages noirs... Papa, je vais mourir en couches. J'ai vu ma mère

embrasée, au milieu des nuages noirs... Cette nuit, en rêve, m'est apparue une femme vêtue de loques, ses cheveux gris ébouriffés, ses yeux immenses rouges de pleurs, chassant les fauves et les rapaces du désert qui rôdaient autour de ses enfants morts.

Lorsque Azriyel Makover essaya de la calmer, de la raisonner, elle lui coupa la parole et se dirigea d'un pas rapide, à travers le jardin, vers la maison.

Les deux plus jeunes fils d'Azriyel, l'un charron, l'autre forgeron, tous deux talmudistes zélés, vivaient avec lui sous le même toit de chaume et avaient suivi la voie de leur père : il faut manger le pain gagné à la sueur de son front. Ils l'aidèrent à dételer les chevaux, les conduisirent à l'abreuvoir puis à l'écurie où ils entassèrent foin et avoine pour la nuit. Après quoi, ils rentrèrent, firent leurs ablutions, dirent la prière du soir, se mirent tous à table pour manger le dîner préparé par les brus. Après la bénédiction, ils se rendirent dans la pièce où se trouvaient les armoires aux livres sacrés et, sous l'éclairage des bougies de cire, ils commencèrent à étudier une page du Talmud.

Le lendemain, après avoir terminé de labourer le bout de champ abandonné la veille, après avoir nourri les vaches et la volaille, sans oublier de rabattre le toit de la niche pour protéger de la pluie la chienne entourée de ses six chiots encore aveugles, vers midi, le vieil Azriyel Makover, ses deux brus, ses fils et ses petits-enfants et sa fille accompagnée de son propre fils de neuf ans grimperent dans deux chars bâchés à hautes ridelles, chargés de literie, de vaisselle, de nourriture et de foin pour les chevaux, et prirent la route du bourg, à une distance de dix-huit bonnes verstes\*, par le temps peu clément de l'automne, pour rejoindre les familles des trois aînés et passer ensemble les Jours redoutables.

## II

Après les Jours redoutables là-bas dans le bourg, après les prières matinales de pénitence et les jeûnes, après le douloureux examen de conscience, les pleurs amers versés pour implorer le Seigneur de l'Univers de faire retentir la corne de bélier annonçant la venue du Messie et la Rédemption, non seulement pour le peuple d'Israël mais pour toutes les Nations du monde, après avoir célébré avec la famille, déjà sous la pluie et dans le froid la fête de Soukkot\* – des Tabernacles – dans la cabane joliment décorée, accueillant avec joie des Juifs errants et des miséreux sans feu ni lieu, après avoir exalté par des chants d'extase la gloire de l'Unique, « Toi, béni sois-tu, Roi des cieux<sup>o1</sup> », après avoir levé leurs coupes à la vie, éteint la brûlure de l'alcool avec du pain d'épice et des gâteaux, après s'être repus de poisson et de viandes rôties et fumées, et le jour de Simhat-Torah\*<sup>o</sup> – la joie de la Torah – avoir dansé avec ardeur et ferveur dans les synagogues bondées et les rues, enveloppés de leurs châles de prière, les enfants à califourchon sur leurs épaules, les Rouleaux de la Torah

---

1. Les termes et les citations en hébreu dans le texte original sont suivis du symbole suivant : °. (N.d.T.)

dans les bras, Azriyel Makover et sa famille prirent la route du retour. Arrivés devant le pont qui enjambe la rivière, ils se heurtèrent à des paysans en pelisses, bâtons à la main, et le staroste\* Mikola Koloda saisit les brides des chevaux, et refusa de les laisser passer.

– J’ai un ordre écrit du tzar qui dit que les Youpins ne peuvent pas vivre dans les campagnes !

Le vieil Azriyel Makover, descendant des anciens grands prêtres du Temple, les *Kohanim*\*°, connus pour la colère avec laquelle ils fustigeaient les fidèles, sauta du coche et, furieux, hurla au staroste :

– Mikola, tu es saoul ! Je ne viens pas m’installer dans cette campagne, je suis d’ici, un habitant de ce lieu, et mes parents, mes grands-parents et mes arrière-grands-parents, nous les Makover...

Dans le crépuscule, debout sous les peupliers dénudés devant le pont, il vit soudain des nuées de flammes couvrir le soleil pâle et le crâne carbonisé aux yeux pleins de fureur se dresser au-dessus de la forêt, il vit aussi sa fille, le visage blême, lever son regard écarquillé de peur, vers la même vision. Il sortit lentement sa pipe, la bourra et l’alluma après un long silence, le regard vrillé dans celui, sombre, des paysans aux traits encore burinés par le soleil de l’été dernier, et ordonna à ses deux fils, au forgeron Menakhem et à Nakhman, le charron, de faire demi-tour et de reprendre la route du bourg pour rejoindre leurs trois frères, car ici ni les prières ni les arguments ne serviraient à rien, il ne s’agissait pas de prouver simplement que les Makover avaient vécu ici depuis d’innombrables générations, que le premier, Arié-Leyb, en fuyant les massacres de Chmielnicki\* avec sa femme et ses quatre enfants, s’était arrêté au milieu de cette forêt



sauvage, avait à la hache déraciné et fait tomber les chênes pour construire une maison avec les rondins et la couvrir d'un toit de chaume.

– Non, dit-il à ses fils qui avaient déjà sorti les ridelles, prêts à se battre avec les paysans qui leur barraient le chemin.

« Non, répéta le vieux Makover à ses deux fils, fervents *hasidim*\*, qui à Yom Kippour\* faisaient à pied le pèlerinage vers Tchernobyl, auprès de leur rabbi Reb Motèlè. Lui-même, Reb Azriyel Makover, malgré son amour pour l'étude de la Kabbale, ne fréquentait pas les rabbis, il ne voulait aucun intermédiaire entre lui et le Très-Haut. Il voyait en ces Juifs du Bon Nom\*, les Rabbis thaumaturges, un souffle venu d'ailleurs, du monde chrétien, mais il n'avait pas cherché à imposer ses idées à ses fils, il ne voulait pas s'opposer à leurs penchants mystiques, au contraire, il aimait les accompagner dans leurs visites au rabbi de Tchernobyl et, il aimait même, Reb Azriyel, l'atmosphère du dernier repas de shabbat à la table du *tzaddik*\*, dans les crépuscules pluvieux de l'automne, après la Havdala\* – prière de clôture du jour saint –, raccompagner la reine Shabbat par des mélodies hassidiques. Il est vrai qu'il pouvait aussi, extatique, les yeux fermés, chanter un air de berger des montagnes.

« Non, rédit-il à ses fils après avoir sondé une fois de plus le regard des paysans, ça ne servirait à rien de se battre, il faut aller poser un toit de chaume au *shtetl*, auprès de vos frères... « pour le repos et le calme »°.

C'est notre destin... le destin de Ton peuple élu, toujours le bâton du vagabond en main... si nous voulons être le peuple élu, remplir notre mission dans le monde, être une lumière parmi les Nations, alors « dans ton sang tu vivras »°, « dans ton sang tu vivras »°. C'est notre voie, décrétée par Dieu, jusqu'à la venue du Messie... mais jusqu'à ce jour... – et il s'adressa à

son petit-fils, au fils de neuf ans : « *Uvagoyim hahem lo targia, velo yihe manoakh lekahaf raglekha.* »°

– Quel est le sens de ce verset ? lui demanda-t-il.

– « Et parmi ces Nations tu ne connaîtras pas de repos et pas un point d'appui pour la plante de ton pied. »°

– Très bien, Mikhèlè, très bien traduit, et très clairement – et le grand-père, soulevant ses sourcils broussailleux, confirma avec un sourire : Et c'est la vérité, mon enfant, la vérité. Parmi les Nations tu ne connaîtras pas le repos. Ta vie sera toujours menacée. Une hache au-dessus de ta tête... Allons, les enfants, faites demi-tour, rejoignez vos frères là-bas, poser un nouveau toit au-dessus de nos têtes. Nous ne pouvons pas le faire dans ce pays d'assassins... Demi-tour, en route, les enfants...

– Et toi, papa ?

Il ne répondit pas. Son visage, dans le soleil couchant, était méconnaissable, comme le soir où il avait enterré sa femme, cernée de flammes dont personne ne voyait l'origine... Il jeta un regard sur sa fille aux yeux écarquillés levés vers les volutes de feu au-dessus de la forêt, il voulut lui dire quelque chose, mais son cœur se serra d'une telle tristesse qu'il poussa un soupir et se dirigea à grands pas vers le pont. Les paysans le laissèrent passer. Même lui, le staroste, avec le décret dans la main, ne le retint pas.

Plus tard, après avoir transporté les livres sacrés au jardin, il les descendit dans la profonde cave secrète, conduisit les deux vaches vers la forêt, détacha la chienne de sa chaîne, sortit les chiots de la niche et le chat de la maison, libéra les poules du poulailler, amena les canards vers la rivière, chassa les pigeons du pigeonnier et le ferma, puis le vieux Makover disposa des meules de paille autour de la maison, arrosa les portes de kérosène et... y mit le feu.

Les flammes se déchainèrent dans la nuit, s'étendirent dans tous les sens, montèrent jusqu'au ciel. Et lui, Azriyel Makover, tenant entre ses dents serrées sa pipe froide, fixa dans les hauteurs embrasées le crâne carbonisé aux yeux furieux. Le tocsin se mit à sonner à toute volée dans les églises des environs, les chiens poussaient des aboiements enragés et les paysans se précipitèrent sur le vieux Makover et commencèrent à le tabasser avec tout ce qu'ils trouvaient à portée de la main. Le vieux Makover gardait un silence farouche, pas un mot, pas un gémissement ne sortit de sa bouche, mordant sa pipe de toutes ses forces, et ses yeux injectés de sang ne voyaient dans les flammes et la fumée que le visage de sa fille au regard dilaté, d'une tristesse comme démente.

C'est alors, en route, au moment où ils étaient chassés de leur hameau, de l'endroit où ils avaient grandi, où ils avaient posé les premiers pas sur la terre, en route vers le bourg en quête d'un abri, d'un refuge, amers, débordants de colère, un cri impuisant au fond du gosier, roulant sur le chemin forestier de fin d'automne où les quatre roues s'enfonçaient jusqu'aux essieux dans la boue, n'ayant parcouru qu'un tiers du trajet depuis le coucher du soleil, la robe des chevaux épuisés couverte de sueur, dégageant une vapeur, leurs entrailles ballottant dans leurs flancs creux, s'arrêtant au bout de quelques foulées sans force pour tirer le char bâché, c'est alors tard dans la nuit, tandis que devant la maison réduite en brasier les paysans s'acharnaient sur le corps ensanglanté de Makover, dans la forêt automnale, dans le tourbillonnement des feuilles, sous les cieus embrasés, que sa fille, Temerl, fut prise des douleurs de l'accouchement.

Les cris de la parturiente se firent entendre, sous les nuées noires striées par le feu que le vent apportait de la maison incendiée dans le noir de la forêt, avec les reflets roux des

flammes qui, tels des oiseaux incandescents, survolaient les troncs blancs des bouleaux dénudés, alors que les chouettes poussaient leurs hululements lugubres.

– Notre hameau est en feu.

– Oui, c'est de là que viennent les flammes...

– Ce n'est pas un foyer, c'est un énorme incendie, la fumée arrive jusqu'ici... et papa est tout seul là-bas...

Le forgeron Menakhem détela précipitamment le cheval marron, l'enfourcha, et partit au galop en direction du hameau.

Les cris de la parturiente, à la vue des nuées au-dessus de la forêt, exprimaient maintenant une douleur autre que celle des crampes.

– Ma mère en feu porte mes enfants dans ses bras, mes enfants vont mourir brûlés ! Sauvez mes enfants, éteignez les nuées de feu ! Éteignez-les... !

Mais ses cris inhumains, adressés à ses belles-sœurs qui l'aidaient dans son travail, rendaient ses paroles incompréhensibles, inaudibles, ses yeux tristes, grands ouverts, comme fous restaient rivés sur le ciel embrasé, et à l'aube, en mettant au monde des jumelles, elle expira.

Son père, Azriyel Makover lui survécut de trois semaines. Les paysans ne l'avaient pas achevé car ils crurent voir se dégager de son corps, entre ses vêtements déchiquetés, une lumière flamboyante. Au début, ils avaient pensé que c'était le reflet de l'incendie, mais après l'avoir traîné à distance de la maison en feu, dans l'ombre des arbres, continuant à voir ce rougeoiement sanglant devenir encore plus intense, ils reculérent paniqués, en se signant :

– À cause de ce Youpin on risque de perdre notre âme !

– *I tzè pravda*<sup>1°</sup> – et c'est la vérité.

– Venez, les gars, éteignons plutôt la maison. Si on le fait pas, l'incendie va se propager à nos fermes.

– *Maïech ratzio* – tu as raison Ivan.

Ils éteignirent le feu mais les bâtiments des Makover, tous regroupés sous le même toit, ne faisaient plus qu'un avec la terre.

Le vieux Makover, au corps mutilé, que son fils Menakhem, le forgeron, avait ramené le lendemain du hameau où il ne restait de leurs anciennes habitations que des débris, fut couché au milieu du char sur une paille de foin. Reb Azriyel rassembla encore assez de forces pour se rendre au cimetière enterrer sa fille dont les paupières dilatées furent fermées à jamais. Les femmes poussaient des lamentations en voyant le vieux Makover, la barbe dressée, raide de sang, chercher d'une main tremblante, comme un aveugle, à soutenir la civière. Après l'enterrement, une fois la prière « Dieu de miséricorde »<sup>°</sup> dite, sur la tombe toute fraîche, il prononça le Kaddish\*<sup>°</sup> – la prière des morts –, car son petit-fils de neuf ans, les yeux brouillés par les larmes, ne parvenait pas à le lire, ni même à répéter les paroles de son grand-père.

Après les obsèques, après avoir fait jurer à son fils aîné, le plus riche et le plus considéré de ses enfants, qu'il serait un père pour les trois orphelins de sa sœur, les jumelles nouveau-nées et Mikhl, les traitant comme ses propres enfants, après avoir obtenu de sa bru le serment d'en être une mère dévouée, lui promettant qu'en récompense Dieu lui octroierait un enfant à elle aussi, le vieux Makover ne laissa pas ôter le sang séché de sa barbe, ne quitta plus le

---

1. Dans les textes, les termes en ukrainien sont suivis ici du symbole suivant : °°.  
(N.d.T.)

lit, accablé par la fièvre, ne reconnaissant plus ses proches et ne cessant de répéter :

– « Une lumière parmi les Nations... une lumière parmi les Nations... »°

Tout comme trois jours plus tôt personne n'avait compris le sens des paroles de la parturiente sous les cieux embrasés, personne ne comprit le sens des mots du vieillard. Que voulait-il leur transmettre, quel message, quel testament voulait-il laisser à ses enfants et petits-enfants avant de mourir ?

Au vieux rabbin Heshilè, son ancien camarade de l'école talmudique accouru au chevet de l'agonisant, sachant qu'il allait aussi l'enterrer, ils demandèrent l'explication et l'interprétation du sens des paroles de leur père, « une lumière parmi les Nations »°. Mais ce vieillard vénérable et juge rabbinique qui, tous les étés, aussitôt Chavouot\* arrivée, – la Pentecôte juive célébrée –, venait passer une semaine avec son condisciple, prendre plaisir à ses promenades dans les champs et le jardin qui déployait sa verdure pleine de sève et les bourgeons de la floraison prochaine, marchant avec Azriyel parmi les senteurs et les chants d'oiseaux dans la forêt, passant ensemble des heures, lui et le vieux Makover, le paysan érudit, disputant des points obscurs du Talmud, se plongeant et nageant dans la mer de la Torah, lui non plus, le vieux rabbin, après avoir écouté ces paroles les yeux fermés, ne put faire la lumière sur leur sens et leur signification, d'autant que le mourant commença aussi dans son agonie à répéter : « Tu nous as élus... tu vivras dans ton sang... Tu nous as élus... tu vivras dans ton sang... »°

Le rabbin et juge rabbinique ne savait quoi en penser. Les bras tendus et les mains crispées, comme s'il voulait arracher au ciel, en haut lieu, le sens de ces mots, il prit peur, épouvanté

## LA CHARRUE DE FEU

par la fureur qui brûlait dans les yeux du vieux Makover et de la lumière qui émanait de son visage sanglant.

Reb Azriyel Makover mourut au coucher du soleil qui embrasait le ciel de ses nuées de flammes au-dessus de la fenêtre. Le soir même, qui annonçait l'hiver et le gel, à la lueur des lanternes, on le porta, dans ses vêtements déchiquetés, en terre consacrée.

### III

Le mois de deuil écoulé, en plein hiver, après les abondantes chutes de neige, les Makover transportèrent en traîneaux leurs outils de forgeron et de charron qui se trouvaient au bout du hameau, presque dans les champs, de façon à pouvoir, avec hache et marteau, subvenir aux besoins de leurs familles. Le printemps venu, après la Pâque, après cet hiver passé à l'étroit, se marchant les uns les autres sur les pieds, dans les minuscules pièces encombrées des affaires des trois familles, ils commencèrent à construire leurs maisons, pour avoir leur propre toit, dans le voisinage de leur frère aîné, Tankhum, qui avait promis à son père mourant d'accueillir et d'élever les trois orphelins de sa sœur.

Le bâtiment, construit en rondins de chêne, comme l'avaient fait leurs ancêtres avant eux pour la ferme que leur père avait incendiée de ses propres mains et que ces bandits de paysans avaient rasée après le feu, fut achevé en été. Quatre fenêtres ouvraient à l'est et quatre à l'ouest, exactement comme leur père le leur avait enseigné.

– De même qu'il faut tous les jours voir le soleil se lever, il faut le voir se coucher.

Ils rapportèrent du hameau et fixèrent dans la maison les portes noires de suie – un avertissement pour l'avenir.



Dès qu'on eut cloué sur les chambranles des portes les *mezouzot*<sup>°</sup>, on emménagea, on fêta l'inauguration des lieux et, comme cela tombait juste le jour de Simhat-Torah – la joie de la Torah –, les hommes exaltés, portant les Rouleaux de la Torah dans leurs bras, chantant et dansant en l'honneur du Créateur : « Nous te supplions, Seigneur, réponds-nous lorsque nous t'appelons »<sup>°</sup>, affluèrent de toutes les rues et ruelles, apportant, enveloppés dans des serviettes, du vichniak<sup>\*</sup>, de la bière, des strudels et du quatre-quarts, pour partager le bonheur des Makover, chassés de leur hameau et qui, de nouveau, avaient un toit au-dessus de leurs têtes, se réjouissant également de la Constitution que Nicolas II venait de proclamer. Les hommes, remontant les pans de leurs lévites, les accrochant aux ceintures, relevant les visières de leurs casquettes, les bras posés sur les épaules de leurs voisins, dansaient une ronde échevelée dans les rues boueuses, les yeux pleins d'espoir et de foi tournés vers le ciel plombé.

Ce soir même, les cloches des églises se mirent à sonner et les vitres des maisons juives, jusqu'au bord du fleuve, commencèrent à tinter et à éclater. Le pogrome s'était déchaîné et Tankhum Makover, en se bagarrant, réussit à sauver le bébé, nommé Temerl en souvenir de sa mère, que les meurtriers voulaient jeter par la fenêtre avec son berceau, mais lui-même s'effondra sur le lit dans son propre sang, tué par les mêmes assassins.

Après le pogrome qui dura trois longues journées, comme d'habitude avec l'approbation des hauts dignitaires, après l'attaque dévastatrice des hordes de Cent-Noirs<sup>\*</sup> arrivés par trains entiers, par des policiers en civil auxquels les paysans locaux prêtaient main forte, les suivant à pied ou à cheval, après avoir enterré les victimes par le funèbre « Dieu de miséricorde »<sup>°</sup>, après l'hiver qui avait paralysé toute vie dans un gel

à pierre fendre et enseveli sous des tempêtes de neige la terre ensanglantée, après que, au crépuscule, les branches raidies avaient recommencé à craquer, les cloches de l'église sur la colline s'étaient remises à carillonner leur amour pour Dieu et les ouailles à murmurer leurs pieuses prières, le silence retomba dans les reflets verts posés par la lune sur la neige.

La vie, comme les lourdes eaux sous la glace, continua de couler, vibrer et courir, on célébrait des fiançailles, des mariages, des circoncisions, et les huit soirs de Hanouka\* on alluma les bougies devant les vitres réparées et les enfants chantaient « Ô, vous petites bougies... » Tandis que les cheminées crachaient vers les cieus purs, vers les étoiles scintillantes leurs volutes de fumée, chargées d'odeurs de friture de pommes de terre et de rillons d'oie, des traîneaux faisaient entendre leur crissement sur la glace, pour attraper le train de nuit et, dans la maison de Yokl, le tailleur, sa fille chantait devant sa machine à coudre :

« Roulent trois trains par jour,  
l'un arrive le soir,  
les cloches sonnent ding-ding-dong,  
oui, je sais, il n'est plus très loin... »

La grande foire aussi se tint comme tous les ans. Les traîneaux serrés les uns contre les autres laissaient à peine un passage aux piétons, aux paysans et aux Juifs enveloppés dans leurs pelisses rapiécées et leurs bottes de feutre recousues, barbes et sourcils couverts de givre, la douleur et la souffrance inscrites dans leurs yeux, avec toujours l'attente de la rédemption dans le cœur. Ils se croisaient, traînaient parmi les chevaux dételés, s'arrêtaient pour marchander une peau de mouton ou de veau, une haridelle, une boule de cire, un pot de miel tandis que,

des forêts environnantes dénudées, soufflait une peur blême et, des étals, avec la tristesse et la crainte, montait l'odeur fraîche des petites couronnes de pâte dorée, et le soleil d'hiver faisait scintiller des miroirs, des rubans multicolores et, contre le puits gelé, grinçait dans le vent la nouvelle poulie à laquelle était suspendu le seau servant à remonter l'eau.

– C'est comme ça, il faut bien continuer de vivre en attendant la venue du Messie, s'encourageaient-ils mutuellement.

– C'est comme ça, il faut survivre. Survivre demande beaucoup de courage...

Et devant l'église, saupoudrés de flocons de neige d'argent, des vieillards jouaient de la bandoura :

– « Ô les gars, mes chers gars, attrapez vos haches ! »

En pleine foire de Nouvel An, vers midi, au milieu des traîneaux où les coqs entravés chantaient face au soleil qui allumait de ses pâles rayons d'argent les monceaux de neige bleue en faisant jaillir des étincelles éblouissantes, c'est alors qu'il apparut. Dans l'agitation des marchandages, des ventes et des achats, des signatures de traites, tous en quête d'une bonne affaire, il apparut, descendant de la montagne ; sur sa tête aux cheveux tombant jusqu'aux épaules, une casquette d'été à la visière raide fendue, sa barbe et sa moustache mêlées d'éclats de glace brillants comme des bougies allumées et sous ses sourcils broussailleux et enneigés ses grands yeux d'un noir de jais embrassaient d'un regard sombre tout le marché.

Ce qui était incroyable, stupéfiant même, était qu'il ne portait aucun vêtement d'hiver, mais une camisole couleur lie de vin sur une chemise en coton dépenaillée mais d'une blancheur éclatante qui dénudait son poitrail velu, comme une fourrure d'astrakan, défiant le froid du monde. Aux pieds, des bottes

éculées, les orteils à l'air, un long bâton de pèlerin entre ses mains nues, une besace ballottant à l'épaule, une pipe entre les dents. Son regard mobile fit le tour de la foule, comme à la recherche de quelqu'un. Personne ne le connaissait ici. C'était la première fois qu'on voyait un mendiant dans une telle tenue, en cette saison.

Il ne s'arrêta pas, ne demanda aucune aumône, ne posa aucune question, arracha en passant une poignée de foin dans une charrette – c'est alors seulement qu'on aperçut, le suivant, une chevrette d'un blanc immaculé. La chevrette sauta dans ses bras, et, la portant ainsi, il se dirigea vers la grande boutique de textiles qui appartenait à Milkè, la veuve de Tankhum, se fraya un passage dans la foule des clients, des paysans, posa la chevrette sur le comptoir, tira de sous sa chemise un portefeuille en cuir, gonflé à craquer, et le lui tendit.

– Garde-le pendant les quelques jours où je resterai ici.

Elle regarda, les yeux écarquillés de stupeur, le mendiant devant elle, sa barbe mêlée d'éclats de glace, vêtu d'une chemise couleur lie de vin, la chemise dépenaillée, la chevrette qu'il venait de déposer sur son comptoir.

– Et qu'est-ce qui se trouve dans ce portefeuille ? lui demanda-t-elle.

– De l'argent, mais pas de l'argent volé, le ciel m'en préserve.

– Sans témoin ?

– Vous n'avez pas besoin de le compter non plus.

– Pourquoi me faites-vous confiance, comment savez-vous que vous pouvez me faire confiance ?

– Il se trouve que je le sais. Et, je vous prie, faites-moi de la monnaie de cinq roubles pour que je puisse payer à l'auberge ma nuitée et un repas chaud – et soudain, il ajouta, à la stupéfaction de son interlocutrice : Le temps émiette les pierres et le feu laisse les cendres.

Elle ne comprit rien à ses paroles, à ce qu'il voulait, cet homme à moitié nu en plein hiver, avec sa chevrette blanche. Malgré son intelligence aiguë, Milkè ne parvint pas à rassembler ses idées car les yeux flamboyants de l'homme troublaient son âme. Puis, en posant les cinq roubles d'or dans sa main, la sienne fut parcourue d'un courant de chaleur qui se répandit dans tout son corps. Soudain, il toucha le lobe de son oreille droite en disant :

– La bénédiction du vieux Makover, au moment de sa mort, se réalisera ! – saisissant aussitôt sa chevrette dans ses bras, il se fraya un chemin parmi la foule bouche bée, se dirigeant vers la sortie pour se rendre à l'auberge de Zeydl.

Mais en chemin vers l'hostellerie, dans le tourbillonnement du marché, dans un froid tel que pas une goutte ne tombait des toits piquetés d'étincelles cramoisies sous le soleil, renvoyant leur éclat vers le ciel bas, il se heurta à Mikhl, âgé maintenant de onze ans et dont la mère, Temerl, dans l'automne finissant, dans la nuit de la forêt, au milieu des feuilles tourbillonnant dans le vent, au moment de l'incendie de la ferme du grand-père, avait mis au monde deux petites filles, et était morte dans le char en criant :

– Éteignez les nuées de feu ! Éteignez-les.

Mikhl, son fils, se heurta à l'homme à moitié nu, avec sa chevrette dans les bras et d'une voix mêlée de joie et de tristesse, de haine et d'amour, il s'écria, en lui tendant les bras :

– Papa ! – et s'adressant à tous ceux qui l'entouraient : C'est mon père ! et aussi le père de mes petites sœurs... je l'ai reconnu... je ne l'avais pas vu depuis deux ans... – et s'arrachant à la chaleur de la main de l'homme qui caressait sa joue, il courut annoncer à sa tante Milkè qui était cet homme à moitié nu avec sa chevrette dans les bras.

## IV

Les hommes, tout affairés qu'ils étaient par leurs marchandages, répandirent la nouvelle que cet individu bizarre n'était autre que le gendre du vieux Makover, le génial talmudiste de Toln, de la lignée des rabbins de Tchernobyl, celui qui, trois mois après le mariage, avait abandonné sa femme enceinte, avait quitté la maison de nuit, et avait disparu pendant neuf ans... On en avait perdu la trace, on ne le trouva ni dans les villes ni dans les *shtetlekh* – les bourgades –, il errait dans des contrées perdues, passant un jour par-ci, une nuit par-là. Il était même allé jusque dans les pays des Allemands, avait passé des mois dans des forêts impénétrables, dans des déserts, dans des grottes, puis était reparu deux ans auparavant, comme sorti d'un songe, auprès de sa femme et de son enfant. Mais, cette fois-ci encore, il ne resta pas plus de trois mois et s'évapora au milieu de la nuit... Et voilà que maintenant, l'ascète sorti de nulle part, dans cette tenue invraisemblable, à moitié nu dans le gel, avec sa chevrette dans les bras, reparut – « Regardez-moi bien, comme pour me faire tirer le portrait ! »

- Est-ce un saint ou un fou ?
- Qui peut le savoir ? Qui peut le dire ?
- Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un homme normal !

– Il suffit de voir ses yeux de feu pour comprendre qu’il a perdu l’esprit.

– Bien sûr que, Dieu nous en préserve, il ne tourne pas rond.

– Que le Très-Haut nous en préserve et nous protège !

– C’est clair qu’il est pris, le malheureux, dans une transe qui ne le lâche pas, poursuivi par des cauchemars.

– Dieu protège les simples d’esprit...

Et l’anachorète, à moitié nu, les orteils à même la neige, la chevrette blanche dans les bras, au milieu des hommes qui l’entouraient, ses yeux lançant des flammes, frappa la terre de son bâton.

– Écoutez mes paroles, cria-t-il, écoutez ! Les pogromes d’aujourd’hui et les anciens, ceux des croisés en 1096, et les massacres de 1648 et 1649, ne sont que l’annonce de la grande Destruction en marche vers le peuple d’Israël...

– C’est de la magie noire ! de la sorcellerie qui prétend lire dans les étoiles !

– Non ! poussa-t-il d’un cri qui couvrit le tumulte du marché, non ! Je ne fais pas de magie noire... non ! Même Jérémie, ce grand prophète de la Bible, qui prophétisait la fin du Royaume de Judée et de Jérusalem, la Destruction du Temple. Même lui Jérémie, ce grand prophète, on l’a pourchassé et persécuté, on l’a jeté dans une fosse pour le tuer. Et moi Jérémie, fils de Joseph, moi le prophète de votre exil, on me pourchasse et persécute... Ôtez-vous de ma vue ! Continuez à vendre et acheter, à marchander... Il écarta avec colère les hommes rassemblés autour de lui et, le bâton levé, courut avec sa chevrette vers l’auberge de Zeydl.

– Mais vous l’avez entendu ! Il se prend pour un prophète !

- Et voilà que le peuple juif a un nouveau prophète, Jérémie, fils de Joseph !

Plus tard, ce fut stupeur et stupéfaction : après la foire, au moment de la prière de l'après-midi, alors que les Juifs se hâtaient vers la synagogue, on vit Milkè, la veuve de Tankhum Makover, blême, l'air terrifié, sa pelisse juste jetée sur les épaules, les manches vides se balançant au vent, traverser à toute vitesse, comme si elle était poursuivie, le marché déjà sombre du soir, quand le bétail des pauvres ramasse les chutes de foin sur la neige boueuse. Elle s'engouffra dans l'auberge de Zeydl.

À peine avait-elle franchi le seuil, qu'elle demanda à voir l'individu à moitié nu avec sa chevrette et dès qu'on lui indiqua sa chambre, elle se précipita dans l'escalier vers la mansarde sous le toit et, sans même frapper à la porte, y fit irruption. L'aubergiste, Reb Zeydl, bien qu'il fût un Juif pieux, sans malice, la suivit sur la pointe des pieds, colla l'oreille contre la porte, mais ne parvint pas à saisir un mot de ce qui se disait, comme si les deux interlocuteurs parlaient en signes.

Elle y resta un quart d'heure, pas plus. L'aubergiste eut juste le temps de reculer d'un pas que tous les deux sortaient de la chambre, lui devant, elle derrière, lui en premier, la besace déjà à l'épaule, le long bâton de pèlerin en main, ses yeux jetant des regards fous, l'air hors de lui, hors du monde. Ils descendirent l'escalier, le visage de Milkè encore plus blême et plus effrayé qu'avant son arrivée à l'auberge, le suivant, comme une somnambule qui s'écroulerait si on l'interpellait soudain. À grandes enjambées, portant la chevrette dans ses bras, elle suivait son bâton de pèlerin dont les coups résonnaient dans le silence hivernal, comme des gongs sur la terre gelée, sous la nouvelle lune qui montait, rouge dans le ciel.



Tout à coup, au milieu du marché vide, il jeta son bâton, leva les yeux au ciel, tendit les bras vers la lune pourpre et s'immobilisa. Elle crut qu'il voulait sanctifier la néoménie, mais il ne fit pas un geste ; pas un son, pas un mot ne sortit de sa bouche. Elle le crut gelé sur place quand elle l'entendit dire :

– Délivre-moi, Dieu de tous les mondes, Dieu de miséricorde et de colère, libère-moi, Toi grand bouclier, délivre-moi de ma mission. Mon peuple n'écoute pas mes mots... Ta parole ne touche pas son cœur, il me chasse comme l'envoyé du démon... Ton peuple Israël a déjà dépassé les bornes de la douleur et des souffrances, la frontière du malheur, il marche au-dessus de l'abîme... Ton peuple n'a pas besoin de prophète, il a besoin du Messie, ne fût-ce qu'un faux Messie, lui, il le suivrait. Libère-moi, mon Dieu, de ma mission, libère-moi... Mon âme est sur le point de maudire, de tomber dans le désespoir... – il se tut, toujours immobile, les yeux – des braises incandescentes – et les bras tendus vers le ciel, dans l'attente d'une réponse.

– Je dois donc, Seigneur de tous les mondes, Roi de tous les rois, murmura-t-il d'une voix tremblante, jusqu'à ma mort, jusqu'à la Grande Porte, accepter de porter le joug de bois que Tu as posé sur mon cou et mes épaules ? – et, avec amertume, il ramassa son bâton en gémissant, et comme s'il connaissait depuis toujours le chemin, il se dirigea sur la neige crissante, vers la maison de Milkè, frappant de son bâton des coups plus forts encore qui résonnaient entre les maisons aux cheminées fumantes, sous la lune orange.

Au grand étonnement de Milkè, il se dirigea droit vers sa maison, dans une ruelle perdue, parmi les clôtures de pieux noirs autour du verger couvert de neige. Et à l'intérieur, sans

rien demander à la maîtresse de maison, il trouva la chambre destinée et préparée pour lui, posa le bâton et la besace dans un coin, et demanda à travers la porte fermée qu'on lui apportât une bassine de neige pour se frotter les pieds et les dégeler. Ensuite, il sortit pieds nus en lévite blanche attachée par un cordon noir, les yeux apaisés, la barbe peignée, il entra dans la chambre où se tenaient ses trois enfants – l'aîné de onze ans, Mikhl, et les deux petites filles nées dans la forêt nocturne, dans le char, et qui jouaient avec la chevrette que tante Milkè leur avait donnée.

Il alla à la rencontre de son fils, qui ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau, avec des yeux de braise, lui prit la main, la tint entre les siennes quelques instants.

– Dans ton cœur, tu me portes une haine impitoyable. Chasse ce poison de ton cœur. C'est un danger pour toi et pour le monde. La haine donne naissance à la cruauté et le poison dessèche la vigne !

Et lui, Mikhl, que de grands érudits admiraient, le tenant pour un cerveau sans pareil, et venaient écouter commenter une page de Talmud, voyant en lui grandir un vrai maître de la Torah, retira sa main de celle de son père, s'éloigna, haussa les épaules, l'air de dire : « Je ne comprends pas tes mots », et soudain, se tenant devant la fenêtre givrée, lui demanda :

– Est-ce que ma mère savait, lui avais-tu dit, que tu quittais de nouveau la maison et l'abandonnais, interdite de remariage\* pendant toutes tes années d'absence ? Et, il y a longtemps, quand je suis né, moi, tu l'as aussi abandonnée, soudain au milieu de la nuit, abandonnée pendant neuf ans... Tu t'es fait ascète... Une fois j'ai entendu grand-père, paix à son âme, dire à oncle Menakhem : « Ceux qui n'aiment pas leur femme se proclament ermites... » – et les yeux jetant des flammes

comme ceux d'un jeune loup, il demanda : Est-ce que c'est vrai ? Tu n'aimais pas ma mère ? hein ?

Sans attendre de réponse, il continua doucement :

– Est-ce que tu peux me dire, prophète de l'exil, pourquoi ma mère, avant de mourir, criait avec ce qui lui restait de force : « Éteignez les nuées de feu ! Éteignez-les ! » Son cri m'accompagne de jour et me réveille la nuit !

– Elle répétait les paroles que je lui avais dites une fois, dans la forêt.

– Est-ce que tu peux m'expliquer le sens de ces mots ? Est-ce que tu peux me dire ce que signifiaient ces paroles ?

Son père se détourna de lui et s'approchant du berceau où les deux fillettes jouaient avec la chevrette, prenant dans ses bras la première des jumelles, celle que les pogromistes avaient voulu jeter par la fenêtre, il éclata en sanglots. Mikhl se précipita vers lui.

– Qu'est-ce que tu prévois pour ma sœur ? Quel est le malheur qui la guette encore dans le monde ?

Mais le père tendit l'enfant effrayée à Milkè qui assistait à la scène, comme perdue dans un autre monde, tombée dans un univers étranger et lointain sans savoir comment s'en sortir. Le plus terrible pour elle était qu'elle ne souhaitait pas s'en extraire, qu'elle s'y sentait comme happée... Et lui, tendant l'enfant qui s'agitait à Milkè, courut se réfugier avec ses pleurs dans sa propre chambre.

## V

Milkè, la veuve, vêtue de noir depuis plus d'un an, en signe de deuil de son mari assassiné, qui ne pouvait s'habituer à l'idée que jamais plus il ne franchirait le seuil en l'appelant de sa voix joyeuse, déposa soudain le bébé dans les bras tremblants d'énervement de Mikhl, et comme tout à l'heure – avec sa pelisse posée sur les épaules elle avait couru à travers le marché pour amener chez elle cet homme à moitié nu, ce sauvage –, elle le suivit vers sa chambre, poussée par une force inconnue sans en connaître la raison.

En ouvrant la porte, interdite sur le seuil, elle le vit, à la lueur de la lune dans la fenêtre, courir en rond et, d'une voix enrouée et épuisée, crier :

– Je vois, je vois mon enfant brûler ! Ne plonge pas, ne plonge pas ton peuple dans les ténèbres noires... Assez, assez de sang et de dévastation, ne le plonge pas dans l'abîme... Ne pousse pas ton peuple qui peine et souffre dans l'exil, femmes, hommes, enfants... Ne jette pas ton peuple qui ne possède pas d'armée, qui ne déclenche pas de guerre, qui ne répand pas le sang, qui ne tue ni ne pille, qui ne bâtit pas de prison... Ton peuple ne commet pas de cruautés, de banditisme, de prostitution, d'inceste, de sodomie... Ne précipite pas le

peuple élu à travers les ténèbres vers le gouffre sanglant, ne fais pas brûler des enfants ! Je ne veux plus être ton envoyé ! Je n'irai pas... Je n'irai pas...

Dans sa voix enrouée, étouffée, résonnait un effroi qui n'avait plus rien d'humain, la voix de quelqu'un subissant les tortures et les tourments de l'enfer... Et soudain il s'immobilisa, tout comme dans l'obscurité du marché vide, les bras tendus vers la lune rouge...

– Ton peuple crache à ta face tes paroles : « Tu es le peuple élu ! Tu vivras dans ton sang ! »° Tu entends, Miséricordieux et Clément... tu entends ?

Il s'écroula, s'étala sur le sol, comme un arbre abattu, les deux mains – deux poings –, les dents serrées, le visage bleu et couvert de sueur, aux coins des lèvres une écume sanglante...

Elle se précipita vers lui, se laissa tomber à ses côtés, lui posa la tête sur ses genoux – pour l'empêcher de se blesser –, tandis que lui gisait comme mort... Mais ses pupilles, braises noires, la transperçaient et elle savait qu'elle ne pouvait le quitter, qu'elle ne pouvait s'éloigner de lui, retourner à son monde de jadis, continuer sa route de deuil et de nostalgie pour son mari assassiné... Elle sentait qu'elle était arrachée à son monde d'antan, mais ne savait vers quelle contrée, vers quel univers ? Elle était prête à prendre une besace à l'épaule, un bâton de pèlerin en main et pieds nus suivre ses pas – traverser avec lui tous les abîmes. Hébétée, abasourdie, elle se voyait, dans un frisson, mais un frisson de bonheur, le suivre le long d'un chemin étroit, dans des champs moissonnés, avec un petit enfant dans les bras, son propre enfant, un fils né de lui.

Trois jours plus tard, à la surprise et à la stupéfaction de tout le monde, elle, Milkè, la veuve intelligente et avisée, à qui des marchands expérimentés demandaient arbitrage, elle,

c'était à ne pas y croire, fit dresser chez elle la *khupa*\* – le dais nuptial – et se maria en présence de dix Juifs – un *minyán*\*.

– Prodige sur prodige ! murmurait-on.

– Seul un démon a pu s'en mêler, c'est la seule chose qui peut passer par un esprit sain.

– Et moi je vous dis que c'est la volonté du ciel. Tenez, pourquoi les Makover ont-ils été chassés de leur hameau, le vieil Azriyel, que son âme repose en paix, un homme de sagesse et de savoir, met soudain le feu aux maisons de ses fils et à sa propre maison... sa fille, sur le chemin de retour vers le bourg, en plein milieu de la nuit, dans la forêt, accouche de jumelles et quitte ce monde. Le vieux Makover passé à tabac par les paysans meurt aussi. Il confie les trois orphelins à son fils, Tankhum, et ce même Tankhum, en voulant sauver une des jumelles, se fait tuer. Et voilà que tout à coup surgit l'anachorète, le talmudiste de Toln, qui se prend pour un prophète, et lui, le père des trois enfants, se rend directement chez la veuve, dans sa boutique, et lui donne à garder un portefeuille plein, en lui disant que « la bénédiction du vieux Makover se réalisera » et, savez-vous ce qui se trouvait dans le portefeuille, enveloppée dans un grossier tissu ? Une alliance de mariage.

– Incroyable !

– Juste une alliance de mariage ?

– Et comment est-ce que vous le savez ?

– Son homme de confiance qui travaille avec elle, Benyomin, le fils de Brayndl, l'a vu de ses propres yeux, quand l'autre est parti avec sa chevette sur les bras et qu'elle a ouvert le portefeuille, et enlevé la toile, elle a trouvé un anneau de mariage.

– Prodige sur prodige...

– C'est la volonté du ciel, c'est moi qui vous le dis... Du moment que c'est elle qui élève ses trois enfants.

– Et que dites-vous de son fiston qui, au moment où ils se tenaient tous les deux sous la *khupa*, a ouvert la porte et fait entrer la chevrette entièrement peinte en noir, et la chevrette noire a aussitôt sauté dans les bras du prophète. Et sa bonne, oui, sa bonne Dvoshè raconte qu'aussitôt après son retour de l'auberge, après s'être frotté les pieds avec de la neige pour les réchauffer, il est entré dans la chambre des enfants, a pris dans ses bras la jumelle que les pogromistes avaient voulu jeter par la fenêtre et a éclaté en sanglots... et après dans sa chambre sans lumière, il a crié d'une voix enrouée : « Dieu, ne fais pas brûler mon enfant ! Ne fais pas brûler ton peuple ! » avant de s'abattre par terre. Est-ce qu'il s'était évanoui ou avait été frappé du grand mal, que Dieu nous en préserve... Ça, Dvoshè n'en sait rien.

– Amis, nous sommes tous fils de prophètes, peut-être en lui l'étincelle divine brille pour de bon, le souffle du prophète ? Il descend de Juifs du Bon Nom, de *tzaddikim*<sup>o</sup> – de Justes... La raison ne suffit pas à trancher, à comprendre les mystères du ciel, les grandes énigmes du monde et de l'infini cachées sous mille voiles, qui peut les pénétrer ? Quelques individus hors du monde, des élus, seuls ceux qui renoncent au bon sens. Là-bas dans le ciel qui est si loin de la terre, là-bas l'intelligence des plus grands esprits terrestres ne vaut pas une pincée de tabac...

– Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

– Qu'il ne faut peut-être pas le prendre à la légère, qu'il faut peut-être écouter ses paroles des deux oreilles.

– Quelles paroles ? Qu'on va tous, adultes et enfants, nous anéantir ? Seul un esprit malade peut avoir de telles pensées. Il n'y a qu'avec des yeux aussi fous que les siens qu'on peut voir brûler des enfants.

## LA CHARRUE DE FEU

– Et nos anciens, les prophètes de la Bible, ils ont peut-être pas vu le sang, le feu, la Destruction du Temple et l'exil ?

– Allons, c'est l'heure de la prière du soir.

« Et lui clément et miséricordieux

Pardonnait la faute, il n'exterminait pas

Il retenait bien sa colère

Et ne réveillait pas toute sa fureur. »°



## VI

Le *shtetl* tout entier fut ébranlé le soir du mariage par la soudaine disparition de Mikhl, juste après avoir fait entrer la chevrette teinte en noir dans la salle où son père se tenait sous le dais nuptial aux côtés de sa tante Milkè. La stupeur fut encore plus grande sous les toits enneigés, dans les maisons bien chauffées, quand on apprit que tout de suite après la cérémonie, dès qu'ils sortirent de sous la *khupa*, le prophète demanda d'emmener la chevrette teinte chez le boucher, de la lui vendre pour dix-huit pièces de cinq roubles, et de disperser l'argent aux quatre coins du marché.

Quand Milkè revint à la maison, elle le trouva penché sur le berceau de la jumelle, Temerl, celle qui avait failli être assassinée, sanglotant amèrement. Milkè avait été déconcertée par sa conduite tout au long de la cérémonie : il était entré sous le dais pieds nus, vêtu de sa lévite blanche, son grand bâton de pèlerin en main, il s'était refusé à trinquer avec les invités – tout le repas qui avait été préparé était resté intact sur la table –, et l'idée de l'envoyer aussitôt faire abattre la chevrette et de disperser l'argent de la vente par tout le marché sous la lumière de l'astre rouge...

Elle s'était exécutée, tremblante et horrifiée, dans l'incompréhension et contre sa volonté, obéissant à son ordre insensé. Elle avait peut-être fait un pas inconsidéré, avait engagé sa vie dans des épreuves imprévisibles, peut-être même l'avait-elle mise en danger ? Il n'avait pas quitté son bâton de pèlerin, comme prêt à reprendre la route. Il allait certainement la quitter, elle aussi, en pleine nuit, comme il l'avait fait pour la fille du vieux Makover, et disparaître pendant des années ! Il pouvait même l'abandonner enceinte, et si la bénédiction du vieux Makover se réalisait, elle aurait un enfant à elle... En attendant, il était prostré devant ses enfants, en sanglots, se jetant à terre et criant vers Dieu :

– Ne fais pas brûler mes enfants !

Tandis qu'elle se tenait sur le seuil, dans la crainte et l'incompréhension, comme une condamnée qui ne peut abolir, ne peut annuler le verdict, il s'approcha d'elle, ses grands yeux de braise brillant encore de larmes, l'envoûtant et l'effrayant à la fois, et lui prit la main.

– Aussi longtemps que Dieu ne m'enverra nulle part, je resterai avec toi, lui dit-il d'une voix qu'elle n'avait encore jamais entendue, une voix mélodieuse qui lui alla droit au cœur : La fille de Makover, je ne l'ai pas vue... je ne voyais que ma fiancée morte.

– Tu avais une fiancée avant ? Tu ne me verras donc plus ?

– Je ne peux plus voir ma fiancée morte. Par les nuits de lune, je n'irai plus sur sa tombe... Tu lui ressembles... Tu es cette fiancée, tu as sa beauté – et, la tenant par la main, il la conduisit vers la table chargée de tous les mets de fête, emplit deux coupes de vin, but avec elle – « *lehaïm* »<sup>o</sup> – « à la vie » – et posa un baiser brûlant sur ses lèvres. Dans la beauté, lui dit-il, tout en l'embrassant, se dissimule un grand

secret... le secret de la vie... le secret du monde... le secret de la création...

Dans le lit, toute embrasée par son feu, ne sachant ce qui lui arrivait, ne pouvant plus penser, elle sentit que sa vie antérieure, ses trente-deux ans, et surtout les années passées avec son premier mari, étaient consumées par ce feu... Et elle entendit à peine ses paroles :

– Dans l'amour réside la présence de Dieu. L'amour conduit des mondes terrestres vers les mondes célestes ; l'amour conduit de l'impureté à la sainteté... L'amour annule la peur, la douleur, la honte...

Et le matin, quand elle s'éveilla, il n'était pas auprès d'elle. Elle le vit debout, sur le seuil, en lévite blanche, chaussé de ses bottes trouées, le bâton de pèlerin à la main, la besace vide suspendue à l'épaule.

– Jérémie...

– Il m'envoie, je dois aller.

– Jérémie, je viens avec toi... Je revêtirai aussi une robe blanche, je prendrai un bâton et j'irai comme toi par les neiges, en chaussures éculées...

– Le temps n'est pas mûr... Le moment viendra où tu me suivras dans la neige, dans de blancs mondes inconnus, dans la tempête... Pour l'instant prends soin des petites, Temerl et Mirl, et donne naissance à notre fils... – et comme une ombre il s'évapora dans le gel bleu de l'aube.

Elle voulut le suivre, avec sa seule chemise sur le dos, se jeter dans la neige à ses pieds.

– Ne pars pas, Jérémie, ne m'abandonne pas ! Je ne pourrai plus vivre sans toi. Toute ma vie, mes trente-deux années, se sont consumées cette nuit dans ton feu...

Mais elle ne bougea pas, clouée au lit avec ce cri muet dans l'âme.

Tout son corps endolori, comme si elle était tombée d'une grande hauteur qu'elle n'avait pas souvenir d'avoir gravie, tombée de ce sommet, sa chair meurtrie comme de plaies et de bosses invisibles. Elle ignorait même où elle se trouvait, d'où elle était tombée. Peut-être tout cela n'était-il qu'un songe, une illusion douce-amère, ténèbres et lumière... Peut-être n'avait-elle que rêver de cet homme aux yeux de braise, à la barbe noire emmêlée, aux cheveux longs tombant en désordre sur ses épaules, ce va-nu-pieds avec son grand bâton et la chevrette noire vendue au boucher, et l'argent éparpillé au marché sous la lune rouge... et elle-même, Milkè, n'était peut-être rien d'autre que la branche de givre sur la vitre, un reste d'une forêt imaginaire...

Deux semaines après son départ elle se trouvait toujours dans cet état de douleur et d'hébétude. Elle sortit une demi-heure de chez elle, erra dans la neige entre les arbres gelés, comme si elle voulait dans la neige retrouver l'essentiel de sa vie... puis elle garda le lit, comme si elle se trouvait dans un nuage. Elle était méconnaissable, comme si on avait mis à la place de Milkè une autre femme. Même jadis, après le malheur qui avait frappé son mari, après qu'il avait été assassiné dans le pogrome, on ne l'avait pas vue dans cet état. Son visage et ses yeux changeaient de couleur d'une minute à l'autre.

La nuit, elle restait plantée devant la fenêtre, grattait la vitre de ses ongles pour effacer les branchages de givre, comme s'ils lui barraient le chemin de quelque chose d'inconnu et de merveilleux... Mais le matin, elle retrouvait toujours cette branche de la forêt imaginaire, plus grande encore, tissant des excroissances fantastiques, dont il était impossible de s'évader.

En ville, on disait déjà que Milkè avait perdu la raison, qu'elle ne savait plus ce qui se passait en elle et autour d'elle. Elle appela sa bonne Dvoshè du nom de Jérémie, et elle laissa son homme de confiance, Benyomin fils de Brayndl, à la porte, refusa d'ouvrir, de faire les comptes, de savoir comment marchait son magasin de tissu... Après des heures d'attente derrière la porte, il s'en alla sur la pointe des pieds, ce vieux garçon qui un mois auparavant à genoux, les larmes aux yeux, l'avait suppliée de lui accorder sa main. Elle n'avait alors dit ni oui ni non et il l'avait quittée plein d'espoir. Et voilà qu'apparut l'ermite aux pieds nus, Dieu seul savait comment en plein hiver, dans le gel et les tempêtes de neige, ce prophète dépenaillé, en lévite immaculée, le bâton à la main, pouvait marcher les orteils à l'air, accompagné de sa chevrette blanche.

L'ahurissement était d'autant plus grand qu'on s'était attendu à ce que, sans rester longtemps, il attendît le dégel ou peut-être la Pâque, mais que la nuit même, après le mariage, à l'aube, il quittât Milkè, cela, personne ne l'avait imaginé.

– Miracles et prodiges !

– Ce n'est ni un menteur, ni un escroc ou un affairiste. Ça, personne ne peut le dire. Il est arrivé pieds nus et reparti pieds nus.

– Ça, c'est vrai. C'est pas un fraudeur. Il aurait pu emporter une fortune. Elle est comme hypnotisée, enfermée dans un cercle magique, que Dieu nous en protège.

– Chaque coin du monde est plein d'énigmes. Le vent secoue chaque arbre.

– Il est de nouveau reparti de par le monde dans le froid et la neige, pieds nus, avec sa besace vide à l'épaule, le bâton de pèlerin pour tout soutien, avec la visière cassée de sa casquette...

– Qu'est-ce qui le chasse comme ça de lieu en lieu ?

– Qui ? Qu'est-ce qui nous chasse tous de lieu en lieu ? C'est l'exil qui nous chasse. Même quand un juif est dans sa maison, il n'est pas sûr d'y rester. Quand un enfant juif naît sous un toit, il est déjà à moitié en route.

– Mais où donc conduit ce chemin qui a commencé dans les lointains déserts arabes, est passé par le mont Sinaï où nous avons reçu la Torah, par la Destruction du Premier et du Second Temple, par Jérusalem dévastée jusqu'au socle, par les massacres et les croisades, par les tueries de Chmielnicki et de Gonto\*, par les pogromes quotidiens et les décrets d'expulsion... Où est-ce qu'il va, où ce chemin nous mène-t-il ? Tous les maux annonciateurs du Messie, est-ce qu'on ne les a pas déjà traversés ?

– Vous l'avez bien entendu, notre fameux ascète, le prophète Jérémie, fils de Joseph, il dit, avec le feu de ses mots et les éclairs de ses yeux, que notre chemin mène par des bûchers encore inouïs, inconnus du monde jusqu'à maintenant.

– Ce qu'un malade d'esprit peut dire ! On devrait lui mettre une camisole de force et l'enchaîner pour de bon.

– Quelle pitié pour la Makover, pour la pauvre Milkè, si belle et si intelligente, si raisonnable et si sensée, une tête de ministre, elle avait fini les études féminines à Kiev, a appris à jouer du piano... Allez donc comprendre ! Elle jette un œil sur ce bon à rien, ce simple d'esprit, le prophète fou, et la voilà aguichée comme un chat par une souris.

– Quand Dieu veut châtier quelqu'un, il lui suffit de le priver de l'entendement, ne fût-ce qu'une demi-heure, et ça suffit... Après, tu peux même devenir le roi Salomon, mais la bêtise que tu as faite pendant cette demi-heure tu ne peux plus la réparer. Impossible !

Milkè passa deux semaines d'attente et d'espoir, quinze journées d'abattement et de souffrance d'enfer, ignorant dans quel monde elle se trouvait. La nuit debout devant la fenêtre aux branchages de givre, elle essayait de les gratter de ses ongles, comme si ces branchages bleus lui barraient la route à l'essence, au noyau, au cœur même du grand rêve de sa vie. Après ces semaines de tourmente, elle s'éveilla un jour, dès que l'aube commença à poindre, poussant un chant de joie qui fit résonner toute la maison... Sa bonne avait cru qu'elle était devenue folle, elle eut peur de rester seule avec elle, voulut appeler à la rescousse. Mais Milkè l'étreignit, commença à l'embrasser et lui souffla à l'oreille :

– Je suis enceinte... Je vais avoir un enfant, un fils, tu peux l'annoncer à tous, au monde entier...

C'est alors seulement que la bonne comprit ce qui s'était passé pour sa riche et fière maîtresse après le départ du vagabond.

Et après ce matin-là, après cet événement attendu et désiré, Milkè retourna à ses affaires, commanda à Kiev, aux Schwartzman, de nouveaux tissus, envoya chercher le régisseur de ses forêts, Reuven Rafes, voulant savoir si on avait fini d'abattre les arbres de la forêt de Borovitz, si on convoyait déjà les troncs vers le fleuve, le dégel n'allait pas tarder, la glace allait fondre et on allait pouvoir commencer la flottaison des radeaux.

Bien qu'elle eût repris ses affaires et les développât encore davantage, ce n'était plus la même Milkè que jadis. C'était une autre personne. Souvent elle se perdait dans ses pensées, n'entendait pas ce qu'on lui disait, les yeux noyés de nostalgie, tournés vers le lointain, comme si elle y cherchait quelqu'un, comme si elle attendait quelqu'un. De jour en jour

elle devenait plus pieuse. Elle déchargea sa bonne, Dvoshè, des tâches culinaires, ne lui laissant que la surveillance des enfants. Pour la cuisine, elle engagea la veuve du boucher dont l'observance de la *cachroust\** – la pureté alimentaire – était plus sûre, elle ne risquait pas de confondre le couteau à laitage avec celui à viande. Et, après ces deux semaines de trouble, elle se mit à étudier tous les soirs la Torah, avec la femme du rabbin.

Elle retrouva la trace de Mikhl qui avait peint en noir la chevrette blanche, et qui se trouvait à la yeshiva de Kovno, lui demanda de retourner auprès d'elle et de ses deux sœurs, mais ne reçut aucune réponse à ses trois lettres. Alors, elle se décida à lui envoyer tous les mois vingt-cinq roubles, mais l'argent lui était régulièrement renvoyé. Elle eut alors recours au vieux rabbin qui adressait cette somme directement au directeur de l'école talmudique.

En ce jour de fin d'hiver, tandis que le soleil éblouissant brillait à travers les peupliers dénudés autour de sa maison, que les bourgeons sur les cerisiers et les pommiers se gonflaient de sève, qu'on entendait les faibles pépiements des oiseaux dans le verger, premier signe de printemps, au début de cette journée, elle sentit un petit coude ou un petit pied frapper dans son ventre. À ce moment précis, l'âme de Milkè Makover éprouva une joie inconnue à ce jour, tandis qu'en même temps l'envahissaient une tristesse et une souffrance indicibles. Comme poussée par une force irrésistible, elle se précipita dans le verger enneigé, colla son visage contre un tronc froid et humide et éclata en sanglots de bonheur et de nostalgie. Le soir, elle traversa le marché vide, là où elle avait éparpillé au vent l'argent de la vente de la chevrette, se rendit chez le vieux rabbin, lui offrant deux cents roubles



pour la communauté et envoya la même somme à l'école talmudique où Mikhl étudiait. À partir de ce jour de printemps, de neige et de soleil éclatants, dès qu'elle eut senti dans son corps la vie de l'enfant, dès que l'immense joie et l'immense tristesse l'envahirent, elle se mit à attendre et espérer. Avant de se coucher et au lever elle suppliait l'Éternel de lui envoyer Jérémie qui l'avait arrachée à son monde familial et emportée dans un monde différent et lointain, et l'avait laissée là, seule et démunie. Elle pria pour que Jérémie, le dépenaillé aux pieds nus, aux yeux de braise, au bâton de pèlerin dans sa main délicate, lui revînt au moins pour la Pâque, car son âme se mourait de nostalgie pour lui. Mais il ne vint ni pour la Pâque ni pour Chavouot. La nuit, surtout quand la lune baignait le verger, elle voyait sa silhouette sous la lueur rouge de l'astre, ses yeux brûlants fixés sur elle... Elle courait se planter, nuit après nuit, devant la fenêtre ouverte et l'appelait :

- Jérémie...

Ce n'est qu'au début de l'automne, quand sous le scintillement froid des étoiles dans le noir de la nuit elle mit au monde, dans d'atroces douleurs, son fils, ce n'est qu'alors, après la prière d'accueil du mâle, après la nuit de veillée, pendant laquelle dix indigents avaient lu les psaumes jusqu'à l'aube pour éloigner le diable de l'enfant, alors seulement quand le matin le circonciseur avait circoncis l'enfant, le père apparut, pieds nus, le caftan couvert de poussière, le bâton d'errant dans une main, une chevrette blanche dans le creux de l'autre bras et dit la bénédiction :

- « Béni sois-tu... qui nous as sanctifiés par tes commandements et ordonné de le faire entrer dans l'Alliance de notre père Abraham. »°

Mais sa voix fit frissonner toute l'assistance, tellement elle contenait de larmes. Elle renfermait tant de tristes prémonitions et de pleurs.

La vie des Juifs, en ces jours, n'était que peur noire et leur destin plein de souffrances. Le jour du procès de Beiliss\* approchait et si, par malheur, il était condamné, l'accusation de meurtre rituel déclencherait une terrible vague de pogromes et de massacres.

Malgré tout on trinqua à la vie, avec frénésie, flamme et passion, on chanta des mélodies hassidiques, avec ferveur et transports, les yeux fermés d'extase, tapant en rythme, du poing sur la table, des pieds sur le parquet – une circoncision, signe de l'Alliance, était Fête pour tout le peuple d'Israël.

En cet instant de pleine exubérance mystique, deux policiers entrèrent, mirent des chaînes aux poignets et aux chevilles du prophète, l'emmenèrent hors de la maison sans un mot d'explication, l'obligèrent à monter dans une voiture verte à hautes roues, et démarrèrent en trombe.

## VII

Milkè vit en un instant Jérémie, dans l’embrasure de la porte, comme la nuit à sa fenêtre ouverte sur le verger, elle vit son regard de feu posé sur elle. Tremblant de tout son corps à son apparition soudaine, avec ses yeux brûlants, qui n’étaient plus dans son rêve mais dans la réalité, le souffle coupé de joie, elle n’entendit pas la moindre inquiétude ou frayeur dans sa voix lorsqu’il avait prononcé la prière qui suit la circoncision. Affaiblie par les difficultés de son accouchement, tenant à peine sur ses jambes dès que, ahurie, elle prit conscience que les deux gendarmes enchaînaient Jérémie et l’entraînaient vers le fourgon qui démarra en trombe, elle sauta aussitôt de son lit, confiant le bébé aux bras d’une autre, courut chez l’*ouriadnik* – l’officier de police.

Mais le maître de la région, à la large barbe d’Alexandre III, ne put rien lui dire. Elle le trouva encore sous l’effet du dernier verre de vodka, censé dissiper la beuverie de la nuit. L’*ouriadnik*, qui pendant trois jours et nuits avait laissé la foule déchaînée s’ébattre librement dans la ville, violer les femmes juives, massacrer tous ceux qui lui tombaient sous la main, piller et incendier les maisons, était déjà en tenue militaire, capote et sabre au côté, devant sa *britchka*\* – son cabriolet –,

entouré de Cosaques à cheval, prêt à se rendre dans le lointain château fort que les paysans avaient incendié cette nuit, le château de Sa Seigneurie, son neveu, décapité d'un coup de faux. L'*ouriadnik*, Alexandre Ivanovitch, hors de lui, furieux, voyant s'approcher la Makova qui tous les ans, pour son anniversaire, à la Pentecôte, lui envoyait une corbeille de vins et de vodka, des salaisons et des sucreries, des lainages et des soies pour sa femme et sa fille, un bouquet de roses rouges auquel était épinglé dans une enveloppe bleue un billet de deux cents roubles, resta debout devant son véhicule, l'accueillit avec une grande courtoisie et lui dit que non, il ne savait pas pourquoi on l'avait enchaîné et arrêté.

– Est-ce que je peux le voir, mon mari ?

– À mon grand regret on l'a déjà conduit à la capitale au chef-lieu de la *gubernia*\* – la province. L'ordre émanait de là-bas. C'est dommage que vous, si intelligente et si honnête, si jeune et si belle, ayez lié votre vie à ce vagabond douteux, aux sombres agissements, et surtout après votre premier mari, un homme si intéressant, qui trouva une mort si tragique dans les récentes exactions. À mon grand regret, je ne peux en rien vous être utile ! – il monta dans sa *britchka*, de la pointe de son épée, il effleura le dos de son cocher : En avant !

C'est ainsi que Milkè apprit par l'*ouriadnik* à moitié saoul que Jérémie avait été arrêté sur ordre d'en haut comme un dangereux criminel, enchaîné et emmené aussitôt au chef-lieu. Le jour même, le bébé circoncis dans les bras, en compagnie de la bonne, Milkè prit l'express de nuit pour aller libérer Jérémie des chaînes et des mains sanglantes du tzar. Il lui serait facile de démontrer que Jérémie n'était pas un vagabond dangereux, qu'il n'avait jamais volé le moindre sou, qu'il avait